

Francesco Avolio, *Lingue e dialetti d'Italia*, Carocci editore, Rome, 2013, 126 p.

C'est toujours avec plaisir que l'on constate qu'en Italie les publications consacrées à la variation de l'italien, aux dialectes ou aux langues minoritaires d'Italie sont particulièrement nombreuses et jouissent d'une forte vitalité. L'ouvrage de Francesco Avolio, qui se veut avant tout une introduction à l'ensemble de ces questions, est effectivement d'une grande clarté, mais son intérêt dépasse très largement celui d'une simple introduction, et il se révèle précieux non seulement pour l'italianistique et la linguistique romane, mais également pour des disciplines comme la sociolinguistique.

Francesco Avolio commence par insister dans l'« Introduction » (p. 11-17) sur la richesse linguistique de l'Italie et, reprenant une remarque de Tullio De Mauro, il souligne qu'il faut aller jusqu'au Caucase pour retrouver une telle variété linguistique (p. 11). L'auteur réaffirme ensuite que, contrairement à ce que l'on entend régulièrement, parler de la mort des dialectes ne correspond absolument pas à la réalité, bien loin de là. Il reconnaît certes que les dialectes ont connu une régression importante dans certaines zones, par exemple dans l'aire milanaise (rappelons à ce sujet que déjà en 1969, dans l'émission que la Rai consacrait aux dialectes d'Italie avec Giacomo Devoto, il était très difficile de trouver des Milanais dialectophones à Milan), mais « nella maggior parte delle regioni e dei comuni la tenuta delle parlate locali è buona, perfino fra i giovani, che continuano a farne uso, come rivelano oggi anche tanti siti Internet e blog in cui il dialetto emerge o riemerge nei modi più imprevedibili » (p. 13). Puis Francesco Avolio situe le groupe italo-roman à l'intérieur des langues romanes, il rappelle avec raison qu'il est préférable de parler de « dialectes d'Italie » que de « dialectes italiens », dans la mesure où les dialectes en question ne descendent pas de l'italien mais, comme ce dernier, du latin, et il affirme enfin que, si l'on fait abstraction de la présence de l'italien, on pourrait caractériser l'Italie, du point de vue linguistique, comme une « maggioranza di minoranze », selon une image de Pellegrini.

Francesco Avolio rappelle tout d'abord quelques concepts de base de la linguistique générale au début du premier chapitre (p. 17-36), puis s'interroge sur la différence entre langue et dialecte. Il souligne notamment les limites d'une définition « quantitative » selon laquelle un dialecte serait parlé dans un territoire plus restreint qu'une langue et aurait donc un nombre de locuteurs inférieur au nombre de locuteurs

d'une langue (« la situazione italiana del 1861, o anche precedente il primo conflitto mondiale, dimostra che la grande maggioranza della popolazione era composta dai parlani dei vari dialetti », p. 24), il rappelle qu'on ne peut pas dire non plus qu'un dialecte, contrairement à une langue, n'aurait pas de tradition écrite (que l'on songe à ce sujet au napolitain et à des poètes comme Giuseppe Fiengo, à Eduardo De Filippo ou à la riche production théâtrale actuelle) ; langue et dialecte ne peuvent finalement être définis que d'un point de vue sociopolitique et historique (p. 25-26) :

se una certa varietà ha lo *status* di lingua (ufficiale) o di dialetto (usata soprattutto oralmente e in situazioni e con scopi informali), lo si deve, infatti, non a ragioni strettamente linguistiche, ma a precise cause storiche e ad abitudini culturali e sociali che, almeno in certi ambienti, sono ormai radicate.

L'auteur rappelle ensuite comment le toscan florentin s'est imposé sur les autres dialectes et affirme enfin qu'il serait plus adéquat d'utiliser, à côté du terme de « dialecte », des termes comme « variété linguistique » (*varietà linguistica*), « parler » (*parlata*) ou « idiome » (*idioma*), qui ont l'avantage d'être neutres idéologiquement. Il nous semble que le terme de « variété linguistique » est un peu trop vague et peut prêter à confusion avec la variation diatopique de l'italien, et donc avec l'italien régional ; le terme « parler » renvoie généralement à une variété parlée dans un espace beaucoup plus restreint que le dialecte (le parler de tel ou tel village ou de telle ou telle ville) ; mais, du point de vue scientifique, le terme « idiome » est effectivement plus approprié que le terme « dialecte », puisqu'il est dénué de la connotation péjorative qui a pu et qui peut encore accompagner ce dernier. Francesco Avolio décrit pour finir les rapports que la dialectologie entretient avec des disciplines voisines comme la géographie linguistique ou la linguistique romane.

Le deuxième chapitre (p. 37-59) est consacré aux dialectes italo-romans. L'auteur rappelle tout d'abord les grands classements des dialectes d'Italie qui ont été proposés, depuis Ascoli, qui fonde son classement sur la distance linguistique des dialectes par rapport au toscan, jusqu'à Merlo, qui le fonde sur les substrats, et de Rohlf's, qui reconnaît notamment l'importance de la ligne La Spezia-Rimini (qui sépare les dialectes du nord de l'Italie des dialectes toscans), et de la ligne Rome-Ancône (qui sépare ces derniers des dialectes du Centre-sud), à Pellegrini, qui, en prenant l'italien comme langue-toit (*lingua-tetto*) de référence, identifie cinq systèmes linguistiques (l'italien septentrional, le frioulan ou ladino-frioulan, le toscan, l'italien centro-méridional et le sarde), et dont le classement a été par la suite adopté par la majorité des spécialistes, avec quelques légères modifications. Francesco Avolio, qui s'appuie également sur le classement de

Pellegrini, résume ensuite les caractéristiques de chacun des systèmes identifiés par ce dernier, à l'intérieur desquels il distingue encore des sous-systèmes, par exemple, pour les dialectes septentrionaux, les dialectes du nord-ouest (Piémont, Ligurie, Lombardie et Tessin, Trentin occidental, Émilie-Romagne, les Marches et une partie de la Toscane) et les dialectes du nord-est (Vénétie, Trentin oriental, Vénétie julienne, Istrie) : les premiers ont ainsi des voyelles comme *ü* ou *ö* (turinois *mür* (*mür*), milanais *föc* (*feu*)) dont les seconds sont dépourvus (vénitien *muro*, *fögo*), le *a* tonique est palatalisé dans le Piémont, par exemple à l'infinifitif (*canté*), et en Émilie-Romagne (*sèl* pour *sale* à Bologne), mais pas en Vénétie, etc.

Francesco Avolio commence par définir dans le troisième chapitre, intitulé « Tra lingua e dialetto » (p. 60-88), les concepts d'« italiano standard », d'« italiano regionale » et de « koinè dialettale », d'« italiano dell'uso medio » ou « neo-standard » et d'« italiano popolare ». Ainsi l'« italiano dell'uso medio » est-il caractérisé par des formes partitives (*sono usciti con degli amici*), par le *ci* « actualizante » (*che c'hai, non ti senti bene ?*), par le *che* « polyvalente » (*sono arrivato alla stazione che il treno era già partito*), ou par l'emploi de *cosa* à la place de *che* ou de *che cosa*, alors que l'« italiano popolare » est caractérisé, entre autres, par des formes verbales incorrectes (*ho andato, se ce l'avrei*), ou des superlatifs comme *molto bellissimo* ou *più migliore*. Ajoutons que certaines formes peuvent difficilement être classées ; tel est par exemple le cas de *ci* dans des phrases comme *Ci hai parlato ?* (au lieu de *Gli* ou *Le hai parlato ?*) : s'il s'agit peut-être à l'origine d'un emploi dialectal, il nous semble que ce dernier s'est aujourd'hui répandu dans toute l'Italie, et si *ci* est souvent donné comme familier quand il remplace *gli* ou *le*, ce qui pourrait le rattacher à l'italien populaire, il est loin d'être utilisé exclusivement par des locuteurs « semicolti » et est au contraire utilisé par des locuteurs d'à peu près toutes les classes sociales, ce qui le rattache davantage à l'« italiano dell'uso medio ». Francesco Avolio donne aussi rapidement les grandes caractéristiques des différentes variétés d'italien régional (la variété septentrionale, la variété toscane, la variété romaine, la variété méridionale, la variété méridionale extrême et la variété sarde ; ainsi la variété septentrionale se caractérise-t-elle par la fréquence des formes apocopées des première et troisième personne du pluriel (*ci vediam domani, ce l'han detto*), par la rareté de l'usage de *non* dans les négations, souvent substitué par *mica* (*mica mi vede* ou *mi vede mica*), etc.). L'auteur étudie ensuite les phénomènes de bilinguisme, de diglossie et de dilalie et l'italien écrit et parlé, et rappelle pour finir les statistiques de la Doxa et de l'ISTAT sur le pourcentage d'Italiens qui utilisent exclusivement l'italien, utilisent alternativement l'italien et un dialecte ou utilisent exclusivement un dialecte, et ce dans différents contextes (en famille, avec des amis et avec les étrangers). Ainsi selon l'ISTAT, entre 2000 et 2006,

[g]li italofoeni esclusivi in famiglia, ad esempio, sarebbero saliti dal 44, 1 % al 45,5 %, con amici dal 48 al 48,9 %, ma con estranei la loro percentuale si sarebbe ormai stabilizzata (72,7 % nel 2000, 72, 8 % nel 2006) ; la dialettologia più o meno esclusiva sarebbe invece scesa, in famiglia, dal 19, 1 al 16 %, con amici dal 16 al 13,2 %, con gli estranei dal 6, 8 al 5, 4 % ma, d'altro canto, l'uso alternato di italiano e dialetto fra le mura domestiche si sarebbe invece mantenuto abbastanza stabile (dal 32,9 al 32,5 %) e avrebbe anzi registrato un lieve incremento per quanto riguarda le chiacchiere con gli amici (dal 32,7 al 32,8 %) e addirittura le conversazioni con gli estranei (dal 18,6 al 19 %). (p. 83-84)

Francesco Avolio rappelle toutefois avec raison que ces données sont problématiques dans la mesure où elles relèvent de l'auto-évaluation. Ainsi, comme je parlais récemment avec une étudiante ombrienne et que je lui demandai si elle était dialectophone, elle me répondit que oui (en toute bonne foi), mais comme je lui demandai si elle pouvait me dire quelques phrases en dialecte, elle m'expliqua qu'il n'y avait pas vraiment de dialecte en Ombrie et qu'il s'agissait davantage d'un accent particulier ; là où je lui avais parlé de dialecte, elle avait apparemment pensé à l'italien régional. On voit donc qu'il faut être très prudent avec des données qui se fondent sur l'auto-évaluation et qui ne font l'objet d'aucun approfondissement. Il serait intéressant de pouvoir avoir une vue d'ensemble de la situation des dialectes d'Italie, qui donne les chiffres les plus précis et récents possibles sur l'utilisation et, surtout, la transmission des dialectes dans chaque région (selon l'âge, la catégorie sociale, les zones rurales et urbaines), vue d'ensemble qui soit aussi exhaustive que possible du point de vue quantitatif ; une telle synthèse serait à la sociolinguistique ce que les Atlas linguistiques sont à la dialectologie.

Le dernier chapitre, enfin, décrit la situation des autres langues parlées en Italie (p. 89-102). Francesco Avolio prend soin de préciser le degré de vitalité de ces dernières : on compte ainsi environ 100 000 albanophones et entre 50 000 et 70 000 slovénophones ; le franco-provençal « è spesso ancora di uso comune, talvolta anche fra i bambini » (p. 93) ; en revanche le grec est en forte régression, mais est toutefois toujours parlé dans deux zones du Mezzogiorno (p. 100), etc.

Lingue e dialetti d'Italia de Francesco Avolio constitue non seulement une synthèse accessible aux non spécialistes, mais également un ouvrage d'un grand intérêt, qui traite de façon complète d'un ensemble de thèmes fondamentaux de l'italianistique.

Samuel Bidaud

Université de Bourgogne, Département de Lettres/Philosophie
samuel.bidaud@aliceadsl.fr